

Pauvres gens !

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 31

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210591>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LOCUTIONS VAUDOISES

MONSIEUR le professeur Ernest Lugin a publié dans plusieurs numéros de la *Gazette de Lausanne* d'intéressants articles sur les *locutions vaudoises*. Voici un petit extrait, bien vaudois, de son dernier article :

« Lorsque la ménagère campagnarde *fait au four* — c'est l'expression dont on se sert pour aller cuire le pain et les tartes (que nous dénommons *gâteaux* — *Réd.*) au four communal — elle serait bien embarrassée parfois de se mettre d'accord avec le dictionnaire de l'Académie pour nommer congruement les ustensiles dont elle se sert et les rustiques pâtisseries de sa confection. Elle mettra la pâte du pain dans des *copons* (sébiles) (ou dit aussi *bénons* en vaudois — *Réd.*) en bois, en osier ou en paille tressée, et roulera ses tartes sur une *foncière* (on dit plus souvent *foncet* — *Réd.*) avant de les couvrir de fruits sur la *feuille à gâteaux*, avec accompagnement de jus sucré et parfumé. Avec la même pâte du pain, elle fera des *plates*, des *taillés*, des *figaces* (ce mot se dit à La Côte et vient de Genève — *Réd.*), des *bucelles* ou des *viens* (Kuchen), et si c'est jour de fête, elle pétrira des *gâteaux levés* avec du lait, du beurre, des œufs, du sucre et du jus de citron. Elle placera le tout dans une grande corbeille, les pâtisseries délicates au-dessus, et prendra le chemin du four, le précieux fardeau sur sa tête, que protège une sorte de manchon plat qui s'appelle une *torche*. Arrivée à destination, la paysanne déposera sa charge sur la *panière*, longue table bordant le mur, et attendra le moment de l'enfournement, se gardant bien de se trouver sur le passage du fournier, peu galant ou de mauvaise humeur, qui rentre avec l'*écové* (écouvillon) et va balayer le four (ajoutons : non sans avoir préalablement enlevé le charbon avec le *racle* (racleir) *Réd.*). »

M. Lugin oublie de dire qu'avant de commencer les opérations, la ménagère avait *déronné* le four et que pour finir sa *fournée* elle avait cuit des miches de *remolon*.

Déronner un four est un verbe usité dans la Broie et le Jorat, qui signifie chauffer le four après refroidissement prolongé de celui-ci. On voit dans ce mot une vague ressemblance avec le terme « désenrhumer ». Quand on veut se désenrhumer, on se réchauffe *intus* et *extra*. On devine l'analogie.

La ménagère n'aime pas faire au four en premier, parce qu'il faut beaucoup de bois pour le chauffer, tandis que les personnes qui cuisent ensuite leur pain trouvent un four tiède (*déronné*) qui redevient rapidement chaud avec relativement peu de combustible.

Le *remolon* est une farine de qualité très inférieure, renfermant beaucoup de son, ou plutôt un son renfermant très peu de farine et qui sert à faire des miches que l'on donne à manger aux chevaux.

Conseil. — *Madame* (une adorable brune), à son mari : — Cette eau capillaire qui devait teindre ma chevelure en blond est une mauvaise drogue, tous mes cheveux tombent.

Monsieur (gravement) : — Il faut toujours se méfier de l'eau qui dore.

Coquille. — Dans une de nos petites villes, la société artistique de l'endroit avait mis à l'étude une pièce très ancienne qui ne figure plus guère au répertoire, mais à l'audition de laquelle nos arrières-grand-mères mouillèrent, dit-on, plus d'un mouchoir de poche. Cette pièce a pour titre : « L'amour filial ou la jambe de bois ».

Quand les affiches apparurent sur les murs de la petite ville, stupéfaction générale. L'imprimeur avait mis : « La jambe filiale ou l'amour de bois ».

L'ACCIDENT

SCÈNE I

Un bureau de rédaction. Un reporter tranquillement occupé à picorer des informations dans un gros tas de journaux. Soudain la sonnette du téléphone retentit.

La Sonnette. — Drelin-drelin-drelin.

Le reporter (*se précipitant à l'appareil*). — Allo! Allo! Voilà la rédaction de l'*Eclairneur*.

Une voix lointaine. — Vous ajouterez à la commande une demi-livre de cornichons, s'il vous plaît.

Autre voix lointaine. — A ce soir, chéri. C'est entendu, 9 h. 40. Je serai à la gare (*bruit de balais*).

La demoiselle du téléphone (*gracieuse*). — Vous avez terminé?

Le reporter (*furieux*). — Non!

Le monsieur qui a téléphoné. — Je voudrais la rédaction de l'*Eclairneur*, n° 36,489.

Le reporter. — Mais vous l'avez, la rédaction de l'*Eclairneur*. Voyons, qu'y a-t-il? Que désirez-vous?

Le monsieur. — Grave accident rue des Chapiteaux. Un cheval emballé, un homme grièvement blessé...

Le reporter. — Merci, j'y cours.

La Sonnette (*philosophique*). — Drelin... drelin... drelin...

SCÈNE II

Rue des Chapiteaux. Immense attroupement autour d'un char dont les limonnières sont brisées. On cuse, on discute, on gesticule. Le reporter arrive tout essouffé et se faufille dans les rangs des curieux.

Le reporter (*faisant sa sainte Nitouche*). — Saperlotte, en voilà de la casse!

Un curieux. — L'étonnant, c'est qu'il n'y en ait pas davantage!

Le reporter. — Mais, au fait, d'où venait-il donc, cet attelage?

Un curieux. — Ah! J'aimerais, je ne sais pas, moi. J'étais là, à causer sur le trottoir avec belle-maman... une belle-mère idéale, oui monsieur... Tout à coup, j'entends un bruit pareil au fracas du tonnerre. Je me retourne, belle-maman en fait autant... Trop tard, hélas! pour conjurer la catastrophe. Le cheval venait de s'écraser contre le mur...

Autre curieux. — Mais non, pas contre le mur! Il s'est jeté contre un véhicule qui arrivait en sens inverse...

Troisième curieux. — Erreur, cher monsieur! L'épicière, qui était sur le pas de sa porte et qui a assisté à toute la scène, vient de me dire que le cheval s'est abattu contre la bordure du trottoir.

Le reporter (*se précipitant chez l'épicière*). — Bonjour, madame, donnez-moi donc un cigare, s'il vous plaît. (*Il enfamme une allumette*.) Mâtin, vous en faites de belles dans le quartier!

L'épicière. — Ne m'en parlez pas, j'en suis encore toute frissonnante...

Le reporter. — Vous avez assisté à l'accident?

L'épicière. — Si j'ai assisté à l'accident? Certes, monsieur! Tenez, j'étais là en train de servir un livre de café rôti à Mme Beaupignol. Soudain, j'entends un grondement sinistre. Je regarde Mme Beaupignol, Mme Beaupignol me regarde!...

Le reporter (*à part, exaspéré*). — Mais, vas-y donc!

L'épicière. — Bref, j'achève de peser mon café — la clientèle avant tout, pas vrai! — lorsque le cheval arrive au triple galop et s'élance...

Le reporter. — Contre le mur?

L'épicière. — Ah! non, pas contre le mur, contre le marronnier...

Le reporter (*à bout de forces*). — Contre le marronnier!!! Ah! l'animal!... Et il y avait sans doute quelqu'un sur le char?

L'épicière. — S'il y avait quelqu'un sur le char?

Le reporter. — Oui!

L'épicière. — Ça, je l'ignore. Mais une chose certaine, c'est qu'il n'en mène pas large...

Le reporter. — Qui?

L'épicière. — L'homme, pardi!

Le reporter. — L'homme qui se trouvait sur le char?

L'épicière. — Probable! Et puis, vous savez, s'il vous faut des détails précis, vous les trouverez ce soir, dans l'*Eclairneur*. C'est un journal généralement très bien informé...

Le reporter. — Merci bien! Au revoir, madame! Mes compliments à monsieur votre mari! (*A part*.) Et dire qu'il est encore des gens pour oser faire de l'Histoire! J'en suis à me demander si, dans le paradisiaque jardin d'Éden, ce fut bien Eve qui cueillit la pomme!

M.-E. T.

Pauvres gens! — Aux manœuvres, les médecins militaires font des exercices avec blessés supposés. Ceux-ci tuent le temps, à l'ombre d'une haie, en faisant une partie de cartes.

Une brave paysanne s'approche et, voyant tous ces soldats affublés de pansements variés, s'écrie :

— Pauvres gens! ils sont tous blessés.

— Hélas! oui, bonne femme, réplique un infirmier; et voyez, voici le plus malade : on vient de lui couper le manillon.

Sur les dents. — Un avocat plaideait contre un dentiste :

— Messieurs, dit-il en commençant, il me sera facile de résumer les débats. On devait nous mettre pour cinq cents francs de *dents*, et on nous a mis *dedans* pour cinq cents francs. Voilà toute la cause.

FEUILLETON

UNE CHANSONNETTE

par M^{lle} OLYMPIA-R.

III

CETTE même nuit, M. Marbert la passait dans l'express qui le ramenait aux bords du Léman; il fermait les yeux et sa fiancée lui apparaissait dans une douce vision, assise à sa place accoutumée près de la fenêtre, dans le petit salon où il venait rendre visite, sa taille élégante s'inclinait légèrement sur son métier à broder, le soleil jetait des reflets d'or dans la riche torsade de sa chevelure, puis il la voyait aussi, ses doigts lassés, repoussant l'ouvrage avec cette grâce languissante qui lui était propre, son regard rêveur se perdait à l'horizon bleu... Oh! ces yeux, comme il les aimait, involontairement ils lui rappelaient la mer au bord de laquelle il avait passé son enfance; ils en avaient la couleur changeante et la profondeur. — « On la croit nulle, se disait M. Marbert, et moi je devine mille choses en elle, toutes les promesses du printemps ensevelies sous une couche de neige, sa mère l'a glacée, mais vienne un rayon de soleil brillant et chaud et il se fera en elle une éclosion délicieuse. » Et il rêvait d'opérer, lui, cette merveilleuse transformation. — « Elle ne m'aime pas encore, se disait-il, mais du moins son cœur est libre et elle m'aimera lorsque doucement, tout doucement, je l'aurai révélée à elle-même ».

Dans la journée, M. Marbert vint à la villa des Roses. Mme Reval s'ingéniait à être aussi aimable avec son hôte que le lui permettait sa nature peu accueillante.

— On dit que vous avez une fort belle voix, monsieur, dit-elle. Ne voulez-vous pas nous faire le plaisir de nous chanter quelque chose?

Hélas, brisée de nouveau par la violence inaccoutumée de la crise de la nuit, semblait retombée dans une suprême indifférence et comptait assidû-